

## Dialecte ou arabe classique?\*

*Marco Lucchesi*

Si le régime des vents de l'histoire fait encore tourner les grands moulins du temps, si la faim de justice et de beauté ne s'est pas encore atténuée sous l'empire des cyclones de ce siècle, nous sommes cependant bien forcés de reconnaître qu'il y a eu une poussée de fièvre, un affaiblissement des barrières immunitaires de la géographie. Épuisée à bien des égards, prisonnière de la faim excessive d'un Argos doté de millions d'yeux — blogs, webcams, satellites, avions invisibles —, il ne reste à la géographie qu'à prendre congé du temps. D'aucuns, comme Paul Virilio, ont cherché à composer le requiem de la défunte partenaire

---

\* Traduction: Emilie Audigier.

de l'histoire, avec laquelle elle partage le script et le théâtre des larmes d'Héraclite.

Est-ce la fin de la géographie, de la grammaire de l'espace et de la sémantique du lointain? Goethe a ouvert la question et il l'a fait grâce à la recreation du dialecte du couple protégé de Jupiter, Philémon et Baucis, quand ceux-ci vivaient nus dans un éden exigu et lointain, avant d'être atteints par les sanguinaires tentacules de l'entreprise Faust & Méphistophélès.

Comme si le coeur de la Distance avait cessé de battre sans qu'on s'y attende, à l'instar du poète Mahmud Darwish, il y a presque un lustre, quand il scellait un accord de paix entre le monde et les mots.

186 Comment rendre compte d'une histoire méphistophélique, qui nie tout et toujours, main dans la main avec une géographie en phase terminale, sur cette planète infime qui nous rend si féroces, comme le disait Dante au Paradis? Il n'existe pas d'espace dépourvu de mémoire et de langage, il n'existe pas de territoire neutre, simples franchises, absolument volatile, comme le veulent les méga-investisseurs qui forment également les yeux féroces d'Argos, responsables de la mort de Philémon et Baucis.

Je pense à travers les yeux du Temps et j'avoue avoir découvert dans les camps de Sabra et Chatila un nouveau dessin du monde porté sur les fonts baptismaux d'une claire constellation de fragments. Le nom des ruelles mesquines, des places invisibles et des coins de rue rachitiques des camps de réfugiés évoquent de vastes cités et de vertes collines, des fleuves généreux et des lacs mythiques de Palestine. Nostalgiques d'une Terre qu'ils ne cessent de re-

vendiquer dans un *Va pensiero* lent, douloureux, collectif et *a capela*.

Je ne dirai pas ce que j'ai ressenti au Liban, car ce serait une tâche dévolue aux yeux, qui, comme nous le savons, sont monolingues et obéissent à une sémantique liquide et universelle, héritage pré-babélien, semblable au langage des oiseaux, dont Attar fut le plus grand philologue.

Je suis de ceux qui rêvent d'un dialogue sans armes entre les acteurs des négociations de paix dans un Moyen-Orient libéré d'un passé fossile, d'un pouvoir judiciaire métaphysique statuant sur des questions foncières. Je rêve d'une Palestine/Israël binationale, où les droits politiques seraient garantis, corrigeant l'écart entre citoyens de première et de seconde classe avec pour centre de rayonnement Jérusalem la trois fois belle, où serait élevé l'arc de triomphe — le triomphe de la culture de la paix sur la culture de la guerre — arc *sui generis*, avec ses deux *alifs* hauts sur jambes et élancés. Mieux: l'*alif* arabe et l'*alef* hébraïque, voyelles longues et profondes, enlacées, formant un traité invisible de l'amitié.

J'ai forgé une partie de cet idéal à partir des pages d'Edward Said et des grands démocrates d'Israël, des poèmes d'Amichai, Adonis et Unsi al-Hajj. Tous voisins de palier dans ma bibliothèque. Mais la température — faudrait-il l'avouer? — est celle de l'été de Darwish, de la chaleur et de l'hospitalité. En 2006, je l'ai appelé au téléphone depuis Ammam. Son numéro finissait par 8844. Je cite ces chiffres par pur caprice, comme si c'était une relique. J'ai noté son idée de poème en marge de l'urgence frontale de

l'espace et de l'histoire. Je n'avais pas encore lu ses dernières oeuvres, si lyriquement concentrées.

J'ai d'abord connu ses poèmes de résistance, dignes d'un Maiakovski du désert, collègue de Sirocco et Simoun, Borée et Zéphyr, de la poésie arabe et hébraïque, sans la célébration du couvre-feu qui ajourne la consonnance et l'amitié entre le poète et son peuple, le chœur et le protagoniste, comme dans "Carte d'identité", que je me vois obligé de dire en arabe ici dans cet Institut du Monde Arabe qui m'est si cher:

لجس

يبرع انأ

فلأنوسمخ يتق اطب مقر و

ةينامث يلافطأ و

فبيص دعب يتأييس مهعسات و

؟ بضعغت لهف

*Tu peux écrire*

*je suis arabe*

*le numéro de ma carte est cinquante mille*

*j'ai huit enfants*

*j'en aurai un neuvième au printemps*

*cela te contrarie?*

Et tant de poèmes sur ce thème de la résistance ont été filmés, mis en musique, graphés, prouvant que le poète-coryphée parle la même langue que les siens, la même

chanson d'exil et d'identité, débordant d'harmonie, comme  
"Passeport":

ءايبنأل ايتداس اي ايتداس اي  
امسا نع راجشأل اولأس ت ال  
امأ نع ناي دول اولأس ت ال  
ءايضلا فيس قشن يي تهبج نم  
رهنلا ءام عيني يدي نم و  
ييتيسنج.. سانلا بولق لك  
!رفسل زاوج ينع اوطقس تلف

*Oh! Seigneurs, prophètes,  
Ne cherchez pas dans les arbres votre nom  
Ne cherchez pas dans les vallées qui sont vos mères  
De mon front sort une épée de lumière  
et de ma main surgit l'eau de la rivière  
Le coeur des gens est mon identité  
Vous pouvez délivrer mon passeport!*

189

Combien de fois le poète n'a-t-il pas évoqué le corps  
physique et le corps de la Palestine, les confondant de ma-  
nière poétiquement efficace. De même pour le visage et le  
coeur, convoquant la mémoire de l'enfance, deux fois édé-  
niques, de la mère et de la terre superposées:

يمأ زبخ يلإنحأ  
يمأ قوهق و  
يمأ قسمل و

تلفوظل ايف ربككت و  
يما رص لىل ع اموي  
ينال يرم ع قشعأ و  
،تّم اذإ  
!يما عمدم ل جحأ

*Je regrette le pain de ma mère  
et le café de ma mère  
et son toucher  
l'enfance m'amène à grandir un jour  
sur le sein de ma mère  
je m'accroche à la vie  
car à l'heure de la mort  
j'aurai honte des larmes de ma mère.*

C'était ce parcours qui nourrissait ma lecture de Darwish, opinion qu'il a gentiment corrigé au téléphone en 2006. La coïncidence de plans divergents était pour lui l'eau claire, la nappe phréatique de la poésie. Le temps passant, touché par d'autres voix, il ne voulait pas d'un automatisme de lecture qui l'aurait limité à un répertoire de signifiés assumés *a priori* sur un mode choral, que ses lecteurs auraient tout de suite identifiés. Plus d'une fois, il s'est plaint d'être lu avant d'avoir écrit, comme s'il utilisait seulement des symboles, tous tirés d'un puits d'eau publique et potable autour duquel l'auteur et les lecteurs satisfaisaient leur soif de justice.

J'aime à citer ses mots après la fin de son exil:

la poésie exige la marge, la sieste. La situation à Ramallah ne me permet pas ce luxe. Vivre en état de siège n'est pas une bonne inspiration pour la poésie. Je ne peux pas choisir ma réalité. C'est le problème de la littérature palestinienne: nous ne pouvons pas nous affranchir du moment historique.

L'histoire et la géographie apparaissent au bout du compte comme des Philémon et Baucis. Et pourtant, les cordes du poète recherchent de nouveaux contrepoints, explorent un géolyrisme interne, des matériaux sonores libres et errants. De l'exil à l'hospitalité sans cruel missile, sans *quid pro quo*. Il n'oublie pas les engagements pris, il n'oublie pas de manifester son indignation, mais ressent le besoin de créer une distance entre la fraîcheur de la mélodie et le limon du puits de l'histoire. Voilà ce que j'entendais alors dire au téléphone, sans tout comprendre, d'un Maïakovski qui utilisait des objets quasiment irréductibles à la poésie, avec un taux de lyrisme dévastateur.

Je pensais à cela à Rome, quand je commençai à feuilleter *Murale*, ce trésor de la littérature arabe moderne. Je n'ai pas pu m'arrêter de lire, tandis que je marchais dans le centre de Rome. Abasourdi par ce poème, je me suis assis près du forum de Trajan. Lequel représente également — de manière purement fortuite — une célébration géo-historique dans la vieille capitale de la Méditerranée.

Je lis la transfiguration du paysage de *Murale* dans la dialectique du seigneur et de l'esclave:

يبرغلا ئىطاشلا دن عن آجس لىل تلىق

؟ مئى دقلا ين آجس نىبا تنأ له —

— امعن —

؟ كوبأ نيأف —

نيسن نم يَفوت يِبأ :لاق

. ةسارحلا مأس نم طابح إلاب بيصأ

يناصوأو ، هتنهمو تَممهم ينثروأ مث

... كديشن نم ةنيدملا يمحأ ناب

نحستو ينبقارت يتم دُثم :تلق

؟ لكسفن آيف

*J'ai parlé au géolier de la rive occidentale:*

— *Tu es le fils de mon ancien géolier?*

— *Oui!*

— *Et où est ton père?*

*Il a dit: mon père est mort depuis de nombreuses années.*

*L'ennui de la garde l'a fait tomber dans la dépression*

*Il m'a laissé comme héritage sa mis-*

*sion et son travail et il m'a demandé*

*de protéger la ville contre ton chant...*

*J'ai dit: depuis quand me surveilles-tu et es-*

*tu emprisonné à l'intérieur de moi?*

Toute une urgence de vie et de liberté des deux côtés, le théâtre et les coulisses, prisonnier l'un de l'autre dans un jeu des contraires. Mais avant tout, il y a son adhésion à la vie comme un *alif* qui l'amène à dire à son corps et à son cheval:

بِصتناف .كُل ايخ ان أو يتوتف تنأ



(...) أَفِلاً

كُزَّاجِمِ اِنْ أَوْ يَتَلَّغُ تَنْ

*tu es ma jeunesse, je suis ton ombre,*

*dresse-toi comme un alif (...)*

*tu es mon prétexte, je suis ta métaphore*

Une idée de pure tension lyrique dans l'épicentre de l'histoire. Je pense à des gisements d'or de la langue arabe, dont je ne serai pas la première ni même la dernière victime de sa beauté, fasciné par la poésie ancienne des vers de al-Ma'ari et Hallâj, ceux qui réapparaissent tout le long de *Murale* de Darwish. Pur chant de liberté, ce qui demeure essentiel au poète au-delà de l'exil dans un règlement de compte sur l'échiquier ou la table des étoiles autour d'une poésie nouvelle. Il pourrait s'exprimer dans la langue des oiseaux, la plus libre, comme celle des larmes. Pressentant l'imminence de l'ultime échec et mat, de l'abréviation de sa propre biographie, il demande ce qui devrait amener à une Palestine invisible et définitive, port final de la vie humaine:

يَفِكِي دُحْ أَوْ بَاتِكَ لَهْ

جَاتِ حَاقِمًا ، تَقْوِ آلَ اِعْمِ يَتِي لِسْتَل

، كَانَهُ تِي دِحْلُ اُؤْغَلْ اَمَوْ ؟ ةَبْتِكُمْ

ةَبْتِكُمْ اَمَوْ ؟ ةَبْتِكُمْ

اِي حُصْفُ

*Il me faudra un livre seulement pour passer le temps dans le non-temps*

*ou aurais-je besoin d'une bibliothèque? Et  
quelle langue parle-t-on dans cet  
endroit? Dialecte pour tous ou arabe classique?*

En se déliant de l'histoire et de la géographie, en atteignant une espèce de lyrisme au second degré, typique des poètes qui “portent en eux mille rossignols”, il efface toute différence entre l'arabe classique et le dialecte dans un monde sans GPS, blanc et spacieux comme le désert, où se promènent Philémon et Baucis, parlant la langue des oiseaux et de la tour de Babel.

On perd la partie d'échecs, mais on ne perd pas la terre et le rêve — c'est ce que semble dire le poète à l'Indésirée.

194 L'art de mourir dans la langue arabe connaît diverses nuances et modalités dans les pluriels internes et les déclinaisons, dans l'ombre des formes solaires et lunaires, dans les fonds mystérieux de la lettre *nun*, à partir de la nappe phréatique d'une langue qui connaît la roche et qui ne perd pas son arôme, sa vigueur et sa densité.